

Internationaler Nürnberger Menschenrechtspreis 2017

Festakt zur Preisverleihung am
Sonntag, 24. September 2017, Opernhaus Nürnberg

Rede im Namen der Preisträger
Garance Le Caisne

Cher Dr Maly,
Chère madame Barbara Lochbihler
Cher Kenneth Roth,
Cher ambassadeur Stephen Rapp,

Mesdames et messieurs les membres du jury,
Mesdames et messieurs,

Je tiens d'abord à vous remercier pour cette cérémonie et ce prix international des Droits de l'Homme que la ville de Nuremberg a décidé d'accorder cette année à César et à ceux qui l'ont soutenu.

Pour être honnête, je suis un peu mal à l'aise d'être devant vous aujourd'hui. Si la justice internationale n'était pas paralysée par la politique, si la diplomatie n'avait pas nié les droits des Syriens, c'est César qui se tiendrait là.

Il vous remercierait et vous dirait à quel point il est heureux de recevoir ce prix. Les risques qu'il a pris pour montrer au monde ces photos n'auraient pas été vains. Plus personne ne parlerait en son nom. Il s'exprimerait enfin à visage découvert.

Aujourd'hui, c'est impossible.

Pourtant, la remise de ce prix, cette année, par la ville de Nuremberg n'est pas anodine. Ici, plus que dans une autre ville, la justice et la mémoire sont liées.

« Un régime qui mène une guerre contre les populations qu'il gouverne ne réussira jamais à en mener une contre leur mémoire ». Ce sont les mots de l'écrivain Yassin Al Haj Saleh, au printemps 2011, au tout début de la révolution syrienne. La révolution, oui. Car il faut redire ce mot, le répéter, l'entendre, pour qu'il ne soit pas masqué par ceux de « guerre », « factions armées », « intérêts géopolitiques », « puissances régionales ». Oui il faut rappeler qu'au commencement, il y eut une révolution populaire. « Thaoura » bil Arabiya.

Dès les premières manifestations en mars 2011, les civils ont documenté la répression du régime. Ils ont collecté des témoignages de personnes blessées, filmé des vidéos de bombardements visant des habitations, ils ont apporté des documents aux experts des Nations-Unies, fourni aux services de renseignements occidentaux des échantillons d'armes chimiques utilisées par l'aviation.

Et pour quel résultat ? Le monde s'est tu devant les tirs sur les manifestants, puis les chars qui ont quadrillé les villages insoumis. Le monde a laissé les missiles et les bombes détruire des quartiers d'habitation dans les zones tenues par l'opposition militarisée. Les grandes

puissances ont laissé le régime utiliser du sarin et du chlore sur les civils.

Le monde s'affole seulement quand il entend les mots « islamistes » « djihadiste », « Daech ». La barbarie des terroristes a occulté celle du régime qui, pourtant avec ses alliés russe et iranien, tue 8 fois plus les civils.

Bien sûr, chacun est libre de ne pas regarder ce qui se passe dans un pays en guerre. De décider que ce qui s'y déroule est incompréhensible, et inhumain. Et donc de détourner le regard.

Mais nous journalistes, nous ne pouvons pas passer notre chemin. Quand une bombe tombe à quelques dizaines de mètres de vous, que vous entendez l'avion revenir pour en larguer une deuxième puis revenir encore pour viser les hôpitaux où les blessés viennent tout juste d'être transportés, vous savez que vous ne pourrez plus lâcher.

On me demande souvent pourquoi j'ai voulu partir à la recherche de César et le faire parler. Je ne sais jamais trop quoi répondre. Il le fallait, c'est tout.

Les plaintes des blessés, sortis des décombres et recouverts de poussières, ne suffisent pas ? Les immeubles éventrés, les morceaux de parpaings maculés de sang ne sont pas suffisant pour comprendre ? Les larmes des mères, le regard perdu des pères ? L'effroi des orphelins ? Ces milliers et milliers d'images postées sur les réseaux sociaux qui crient dans l'indifférence des puissants de ce monde... ?

Alors oui, il fallait aller encore plus loin et entendre le peuple de l'ombre, ces hommes et ces femmes emmurés dans les geôles du régime.

Trouver César, c'était faire remonter les cris des torturés dans les sous-sols des centres de détention des services de renseignements, c'était redonner une dignité aux milliers de cadavres numérotés de détenus morts dans des cellules surpeuplées, et que César et son équipe avaient dû photographier.

Dès le début de la révolution, les Syriens ont voulu se réapproprier leur histoire, confisquée par près de 50 ans de dictature. Ils ont voulu retrouver la maîtrise de leur propre vie. Je n'ai fait qu'apporter ma pierre à cette volonté, mettre mon métier à leur service. Le livre a été écrit pour donner la parole aux Syriens et laisser une trace pour les générations futures. Il a été construit comme un puzzle, dans un va et vient entre la parole de César et celle des survivants des centres de détention.

César est un homme pudique, modeste. Inquiet pour sa sécurité. Il s'exprime avec des paroles simples et directes. Ses mots ne cachent rien. Aucune métaphore ne vient enluminer ce qu'il raconte. Il veut dire le plus clairement possible.

Il voulait qu'on sache concrètement quel était son travail. Avec des mots clairs, sans jamais prétendre avoir fait ou vu, ce qu'il n'avait pas fait ou vu, il a raconté son quotidien dans les moindres détails. Il a dessiné des croquis pour mieux expliquer. Sur une carte satellite, il a indiqué le trajet qu'il effectuait chaque jour. Il a montré les hangars de l'un des hôpitaux militaires où il devait prendre en photo les cadavres. Les fameux hangars, dans Damas, à

quelques centaines de mètres à vol d'oiseau du palais présidentiel, à quelques dizaines de mètres seulement du lycée français Charles De Gaulle.

Quand vous êtes assise face à César, mais aussi face aux survivants des prisons, qui en quelque sorte vous offrent leur vie en se confiant, parfois d'une manière très intime, il faut accepter de ne plus s'appartenir. Il faut accepter que l'inhumanité des criminels s'empare de vous. Ensuite, il faut tenter de rester le plus droite possible pour la retransmettre. Vous êtes un passeur en fait. Forcément, les choses ne sont pas toujours faciles. Forcément, vous gardez en vous une partie de cette violence inouïe. Mais vous n'êtes pas seule. Les témoins en face de vous sont là. Et c'est à eux que vous pensez, à votre capacité de donner à voir dans les mots que vous allez écrire.

À sa manière, ce livre est une première tentative de dire la vérité. César l'a compris, c'est pour ça qu'il l'a accepté. Il a compris que son témoignage n'était pas un coup médiatique.

Aujourd'hui, deux ans après, ce prix à Nuremberg prend tout son sens. Le temps de la dénonciation et de la documentation se poursuit avec des rapports d'organisations des droits de l'homme, syriennes ou internationales comme HRW et Amnesty international, des documentaires télévisés, des articles, des livres.

Mais on est aussi entré depuis plusieurs mois dans le temps de la justice. Long forcément, lent, compliqué, parfois englué dans des intérêts financiers et politiques. La justice est éminemment politique, qu'on le veuille ou non.

Puisque la justice internationale est paralysée, que les alliés de Damas opposent leur veto à toute saisine de la Cour pénal internationale, le droit devra être dit par des juridictions nationales. Les personnes avant moi vous l'ont expliqué. En Allemagne, en Espagne, en France et aux Etats-Unis, quatre plaintes ont été déposées contre des criminels du régime. Puisque les avocats occidentaux ne peuvent se rendre en Syrie, c'est grâce au courage des Syriens qui ont récolté des preuves au péril de leur vie qu'ils mènent leurs enquêtes. Grâce à des hommes comme César. Le prix de Nuremberg lui rend hommage, et à travers lui, ce sont tous les collecteurs de preuves anonymes que le prix salue.

Des hommes et femmes qui sont le miroir de notre humanité chancelante. César le dit très justement : *« Ce qui se passe en Syrie n'est pas seulement une question syrienne. Elle ne concerne pas seulement les Arabes ou les musulmans. Cela va bien au-delà. C'est une question qui touche l'humanité toute entière. »*